

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 24 décembre 1887

PAULINE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS—(Suite)

Les yeux de Philippe étincelèrent et une étrange hésitation se montra sur son visage.

—Que voulez-vous de moi ? dit-il.

—Je veux plus que ma vie... je veux le salut et l'avenir de mon enfant... de ma chère Pauline adorée... répliqua Georges.

Et, croyant trouver une sorte d'encouragement dans le silence de Philippe, il expliqua d'une façon nette et rapide, avec des termes d'une éloquence entraînante, la situation qui lui était faite et le secours qu'il venait chercher.

—Nous sommes perdus, tu le vois bien, si tu ne nous tends pas une main secourable... s'écria-t-il en achevant, sauve-nous donc, frère... sauve-nous !

—Est-ce tout ? demanda Philippe d'un ton qui glaça l'espoir naissant au plus profond du cœur de Georges.

—C'est tout... balbutia ce dernier.

—Je vous ai laissé parler autant que vous avez voulu... reprit Philippe avec un geste de haine inflexible. Je vous répète maintenant que je n'ai pas de frère !...

—Philippe, seras-tu donc jusqu'au bout sans pitié ?

—Sortez ! Je ne vous connais pas !...

Georges, nous l'avons dit, s'était agenouillé à demi ; il se releva, et d'une marche lente, qui ressemblait à celle des somnambules pendant le sommeil magnétique, il se dirigea vers la porte.

Au moment de l'atteindre, il se retourna et il dit :

—Je prie Dieu de ne te point maudire, mon frère, mais crois-moi, ta cruauté te portera malheur !

—J'ai demandé à Dieu la vengeance ?... murmura Philippe pour toute réponse, la vengeance est venue d'un pied botteux, mais elle est venue à la fin.

Et la porte se referma derrière Georges.

Le malheureux père n'avait plus désormais, qu'un parti à prendre... Il le comprit, il abandonna tout espoir trompeur et il se résigna avec une courageuse fermeté.

—Pour unique héritage, pensa-t-il, Pauline aura mon nom sans tache, mais du moins cet héritage ne lui fera pas défaut...

Quelques heures plus tard, Georges Talbot se trouva nanti des cinq cent mille livres qu'à tout prix il lui fallait obtenir, seulement il avait aliéné, pour une somme bien inférieure à leur valeur réelle, son hôtel de Paris et sa maison des champs.

A l'aide de ce sacrifice immédiat, il fit face aux

premières nécessités, puis il liquida sa situation, réalisa ses ressources, escompta ses rentrées futures, paya tout, et se trouva ruiné complètement, mais aussi honorable dans son infortune qu'il l'avait été dans sa prospérité.

Les seules épaves qu'il lui fut possible d'arracher à cet immense naufrage furent un petit capital représentant un revenu annuel de douze cents livres à peine, et quelques meubles.

Douze cents livres de rente pour l'homme qui avait possédé des millions, c'était évidemment la misère la plus profonde !

Georges Talbot aurait accepté personnellement cette misère, sinon sans douleur, du moins sans murmure, mais il ne pouvait s'habituer à la pensée que sa fille, élevée au milieu de toutes les jouissances du luxe, allait connaître la pauvreté, et qu'elle aurait à en souffrir toute sa vie.

Il sut prendre assez sur lui, cependant, pour cacher à Pauline ses poignantes douleurs, et son visage ne cessa jamais d'exprimer un calme, une résignation, une quiétude, hélas !... bien loin de son âme...

C'est alors qu'il loua le pavillon de la rue de Vendôme, dans lequel il s'installa avec sa fille et avec la bonne madame Audouin qui n'avait point voulu se séparer de Pauline, et qui, propriétaire

Roland ne put réprimer un mouvement brusque et involontaire.

—Philippe de La Boisière... répéta-t-il lentement, en homme qui interroge sa mémoire.

Pauline fut frappée du tressaillement et de l'accent particulier de Lascars.

—Vous est-il donc arrivé de rencontrer à Paris M. de La Boisière ? demanda-t-elle à son tour.

—Je le crois, sans en avoir la certitude, répliqua le baron ; mais il est positif que le nom prononcé par vous ne frappe pas en ce moment mon oreille pour la première fois... Pouvez-vous me tracer en quelques mots un portrait sommaire de votre oncle ?...

—Cela m'est impossible... Je ne l'ai jamais vu.

—Savez-vous du moins quel quartier il habite ?

—Son hôtel est situé rue Culture-Sainte-Catherine...

—Est-il marié ?

—Je l'ignore et peut-être mon père l'ignorait-il comme moi... pourquoi donc m'adressez-vous ces questions ?

—Pour venir en aide à mes souvenirs incertains et pour tâcher de découvrir si M. de La Boisière m'est réellement connu...

—Mon ami, reprit Pauline, je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire, tout ce que je savais

moi-même sur un passé bien triste... maintenant, je vous en prie, ne me parlez plus de ce parent si proche pour qui je ne suis qu'une étrangère. Dieu défend, je ne l'ignore pas, la rancune et la haine... il ordonne le pardon des injures, aussi je n'éprouve point de haine pour Philippe Talbot et je lui pardonne du fond du cœur son aveugle et inflexible cruauté, mais il a fait tant de mal à mon père que je ne puis entendre prononcer son nom sans souffrir... vous comprenez cela, n'est-ce pas ?

—Je le comprends, et vous serez obéie, mais sœur, murmura



Deux jeunes gens, assis en compagnie d'un troisième personnage à une petite table peu éloignée de la sienne. — (Page 39, col 2).

d'une petite rente provenant de ses longues économies, appliquait cette rente, sans en rien dire à personne, aux besoins de l'humble intérieur...

Nous savons le reste ; nous le savons beaucoup mieux que Pauline et aussi bien que Lascars lui-même : nous n'avons, par conséquent, rien à ajouter.

XXXVIII

Lascars avait écouté le récit de Pauline avec les signes les moins équivoques d'un attendrissement profond, et à plusieurs reprises il avait fait le geste d'essuyer ses paupières humides.

Puis, après une transition habilement ménagée : —Chère sœur, ce frère de votre père, ce Philippe Talbot, si injuste dès l'origine, et si cruel, si implacable jusqu'à la fin, avait-il véritablement changé de nom, ainsi que vous me l'avez donné à entendre ?

—Oui... répondit la jeune fille. Il en avait changé...

—Peut-être, poursuivit Roland, ignorez-vous le nom qu'il a jugé convenable de prendre ?

—Je le connais... il s'est fait appeler Philippe de La Boisière, sans doute à cause d'un domaine considérable qu'il possède en Touraine et qu'on désigne ainsi...

Lascars.

En ce moment madame Audouin, qui s'était endormie un peu plus qu'aux trois quarts sur son banc, à l'arrière du bateau, se réveilla brusquement.

—Minuit !... s'écria-t-elle d'une voix qu'un reste de sommeil rendait chevrotante, bonté divine ! il est minuit !

—Déjà minuit ! répliqua Pauline, mais c'est impossible ! ma bonne Audouin, tu rêves, sans doute...

—Ah ! je rêve ! tu dis que je rêve ! Eh ! bien, écoute un peu, petite fille, et nous verrons laquelle de nous est bien éveillée...

—Madame Audouin a raison... dit alors Lascars, le temps a passé comme un éclair...

La barque se trouvait précisément à cet endroit où le pont du chemin de fer traverse aujourd'hui la Seine, et le bruit métallique des cloches de Saint-Germain sonnait les douze coups de minuit retentissait d'une façon distincte dans l'atmosphère silencieuse.

—Nous sommes allés trop loin, mon-ieur le baron ! beaucoup trop loin, reprit la gouvernante, Dieu sait quand nous rentrerons à la maison...

—Je ferai de mon mieux, madame, pour vous